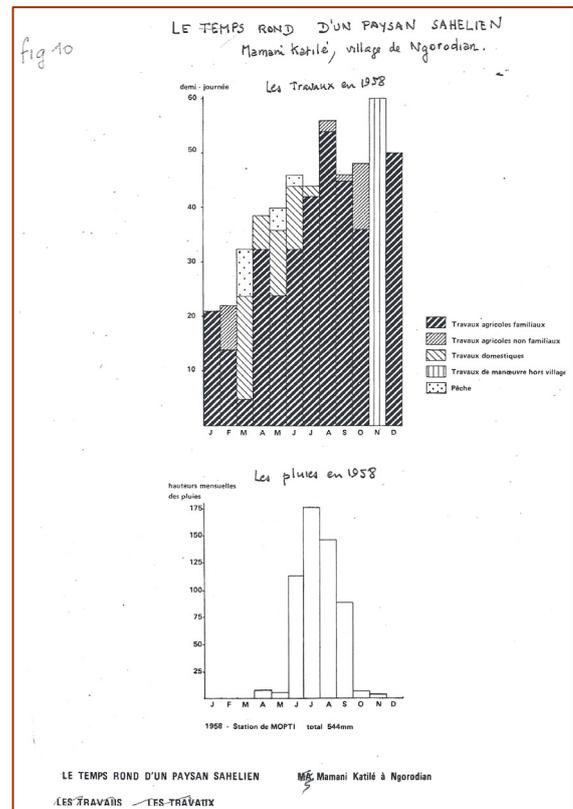


B.-UN PAYSAN, MAMANI KATILE

L'originalité technique de l'agriculture sud-sahélienne nous engage à observer les travaux quotidiens d'un villageois de la région. Mamani Katilé est un paysan bambara de Ngorodian, à l'est de Korientzé. Ce gros village est situé au contact des premières dunes et des vastes plateaux ensablés qui s'étendent loin vers le sud, jusqu'aux Monts du Goundourou. Il est construit sur une butte sableuse à l'extrémité de la mare de Koguié. Les cases de terre, trapues et serrées, semblent enracinées dans le sol dont elles ont la couleur. Aucun arbre; l'impitoyable lumière écrase la nudité du village et des dunes (photo 20).

Ngorodian est l'ancienne « capitale » du Korombana. Supplanté par le centre commercial de Korientzé, il est resté un énorme village de 1146 habitants (1958) où les Bambara forment la majorité, 88 familles sur 147. Au nord du bourg les 43 familles peul forment le quartier Véléra dont les paillettes foncées, le sol feutré des déjections pailleuses des animaux, tranchent avec la clarté aveuglante du village des paysans.

Mamani Katilé a 29 ans ¹. Il est membre d'une famille de onze personnes dont neuf sont présentes au village. Le chef de famille, Abdoulaye Katilé, est un vieil homme d'une soixantaine d'années, silencieux et méfiant. Ses deux femmes vivantes, Awa et Dicko, vivent dans la concession. Mamani Katilé, l'aîné de ses fils, est marié avec Diominé. Les autres enfants du chef de famille sont Koundia 18 ans, Adama 16 ans, tous deux issus de Awa et Amadou 9 ans, issu de Dicko. Mamani Katilé est un homme robuste, larges épaules, taille élevée, fortes mains de paysan. Son maintien habituel est empreint d'une brusque fierté, courante chez les Bambara. Lorsqu'il s'habille pour une sortie il porte un grand boubou blanc de coton écru, tissé par lui-même, et un fez rouge. Lorsqu'il est au village il passe une camisole de toile brune. Mamani a été à l'école pendant sept ans à Korientzé. Temps perdu



¹ Nous connaissons Mamani Katilé depuis décembre 1956. Un journalier lui a été confié pendant l'année 1958.

Jean GALLAIS (1967),
 Le delta intérieur du Niger, étude de géographie régionale, IFAN-Dakar,
 2 tomes, 621 pages. EXTRAITS...

dit-il, il n'a pas tiré parti de son instruction primaire. Pendant quelque temps il fut surveillant de l'Aire grégarigène et chargé de dépister dans sa région les vols d'acridiens. A 24 ans, il a été marié par son père à une cousine de 16 ans, Diominé Katilé. Ce mariage tardif est traditionnel chez les Bambara, la compensation matrimoniale fut payée par Abdoulaye qui, marié trois fois, n'était pas particulièrement pressé de déboursier pour son fils. Diominé a donné à Mamani trois enfants qui sont morts : une première fille vers 15 mois, une seconde à deux semaines, un troisième fils est décédé à un an. Mamani Katilé est très préoccupé d'avoir une filiation, c'est son obsession. Voulant multiplier les chances, il convoite une seconde épouse et il fait de gros effort pour économiser les 7 000 f nécessaires pour se marier avec une jeune fille Coulibaly du village. Ce deuxième mariage est une affaire personnelle, le premier fut choisi, négocié et rémunéré par le père. Mamani avoue d'ailleurs qu'une seconde épouse rendrait la première plus docile, réaction typiquement bambara, alors que dans un ménage peul l'arrivée d'une seconde épouse rend la première irascible et mobile. Mamani est le principal travailleur de la famille. Son père n'accomplit que des besognes peu fatigantes. Mamani est aidé par ses deux demi-frères, Koundia, et Amadou. Du côté féminin Diominé, la femme de Mamani et Adama se partagent les travaux. Au total deux travailleurs et une femme adultes, trois personnes âgées, une jeune fille et un jeune homme.

Appartenant au *fa-so* Tiémána, le plus ancien du village, la famille de Mamani a de grandes disponibilités foncières. Les champs exploités en 1958-59 sont catalogués dans le tableau suivant :

	SYSTÈME DE CULURE	LIEU	PLANTE CULTIVÉE	SURFACE EN ARES	REMARQUES
1	soudanien	<i>So-foro</i>	petit mil tardif, <i>sagno-ba</i>	305	<i>foro-ba</i>
2	idem	Sirabellikoro	petit mil hâtif, <i>sinda</i>	68	<i>dion-foro</i> de Mamani
3	idem	idem	idem	56	<i>dion-foro</i> de Koundia
4	de frange humide	Kodiou (Samikiri)	coton	28	<i>foro-ba</i>
5	idem	Dagada	manioc	81	idem
6	Fluvio- pluvial	Kogulé	sorgho, <i>hamba</i>	200	idem
7	idem	Kolongal (Tougarou)	sorgho, <i>songolo</i>	33	idem
8	idem	Koguié	sorgho, <i>boyori</i>	11	idem

Jean GALLAIS (1967),
 Le delta intérieur du Niger, étude de géographie régionale, IFAN-Dakar,
 2 tomes, 621 pages. EXTRAITS...

9	rizière pluvio- fluviale		riz tardif, <i>malo-balo</i>	120	idem
---	--------------------------------	--	------------------------------------	-----	------

La famille de Mamani Katilé dispose de 9,02 ha de cultures, surface importante, dont seulement 1,24 ha en *dion-toro*, ce qui marque la forte solidarité économique des *dou* bambara. L'exploitation familiale de Mamani est bien représentative de la combinaison pratiquée dans la région ; les cultures sont variées, petit mil, gros mil, riz, manioc, coton. Mamani recourt à l'éventail des techniques locales, culture pluviale, système pluvio-fluvial, système fluvio-pluvial. Ses champs sont dispersés autour des trois mares du terroir, chacune d'elle offrant des conditions hydrauliques particulières. Koguié est une cuvette semi-ouverte de crue immédiate, branchée sur le Koli-Koli ; Samakiri communique avec le Koli-Koli et le Sornéré par deux affluents étroits et mal calibrés; les nouvelles eaux n'y arrivent qu'au début novembre. Tougarou est une cuvette fort isolée dont l'émissaire est ensablé et où la crue ne commence qu'à la fin de novembre. Dans ces deux dernières mares le maximum est atteint courant décembre.

Les travaux agricoles marquent une certaine pause en janvier. Mais en toutes saisons on se lève à l'aube. Mamani sort de la case où la température est clémente et, enveloppé frileusement dans sa couverture, tire une natte pour y faire la prière. Diominé et Adama sont déjà parties puiser l'eau à la mare tandis que les vieilles femmes attisent le feu couvert de cendres, et réchauffent les restes du *tô* de mil. Mamani et Koundia prennent le premier repas, *tiqalo-bo*, toujours engoncés dans la laine de leur couverture. Mais le soleil apparaît derrière les dunes de l'est et, réchauffés par le repas, les hommes sont prêts pour les travaux que l'époque leur dicte. Mamani effectue en ce moment le transfert du fumier vers leur champ de *so-foro*. Il charge son âne des pailles et ordures accumulées en petites buttes à la périphérie du village, et fait trois ou quatre voyages dans la matinée. Il confectionne aussi les barrages d'épines autour des champs de frange humide. Mamani va vers la brousse située au sud du village où il coupe les branches du gonakier, *Acacia sieberiana*, pour renforcer la haie d'euphorbes autour du champ de Dagada. Besogne interminable, si on veut une clôture suffisante. Pendant ce temps le vieil Abdoulaye et son plus jeune fils, Amadou, plantent le manioc. Sans préparation particulière du sol, les paysans placent une bouture, simple section de tige de 10 à 15 cm, dans un trou creusé à la houe. Ces travaux de bouturage sont exécutés rapidement et s'échelonnent de la fin décembre au début février, en suivant la décrue. Lorsque la parcelle a été entièrement plantée, de haut en bas, le sarclage reprend à partir du haut. Le 16 janvier, Abdoulaye et Amadou commencent cette

Jean GALLAIS (1967),
Le delta intérieur du Niger, étude de géographie régionale, IFAN-Dakar,
2 tomes, 621 pages. EXTRAITS...

besogne, pour laquelle Mamani relaie son père à partir du début de février.

Diominé et Adama ne manquent pas d'ouvrage. Tous les trois ou quatre jours Diominé va à la corvée de combustible. Lorsqu'il subsiste des chaumes de mil dans les champs, c'est simple; c'est plus pénible lorsqu'il lui faut aller ramasser du bois mort dans la brousse. De temps en temps Koundia s'éloigne jusqu'au *ferlo*¹ où traînent des branches abattues par les chevriers. Il les ramène avec l'âne. De retour vers 10 h, Diominé aide Adama à terminer le pilage. Les deux femmes préparent le *dégué*, bouillie au lait. Le repas de midi, le *tiléra doumini*, est pris autour de deux plats, l'un pour les quatre hommes, l'autre pour les quatre femmes.

Au début de l'après-midi, à cette époque, les gens s'octroient quelque repos. Mamani fait la sieste jusqu'à 16 h. Les femmes s'occupent à des travaux d'artisanat domestique. Elles filent le coton de la récolte et tressent les nattes. Le travail des femmes bambara n'a pas la finesse et le caractère décoratif de celui des femmes peul, ce sont des nattes blanches faites avec les feuilles du palmier-doum. Les femmes font sécher les feuilles au soleil, enlèvent les nervures et découpent des lanières étroites de deux centimètres qu'elles tressent en bandes de 1,80 m de long. Entre 13 et 16 h, chacune des femmes confectionne deux de ces bandes ; lorsqu'elle en dispose de huit, elle les coud, longueur sur longueur pour obtenir une natte.

Vers 16 h l'activité extérieure reprend. Diominé commence le pilage du mil ou du riz pour le repas du soir pendant que les vieilles femmes font chauffer l'eau. Amadouva couper une botte de *bourgou* pour les ânes et Mamani se livre à divers petits travaux. Comme tous les Bambara il sait tisser et coudre, et ses vêtements de travail usagés ont souvent besoin d'être ravaudés. Il s'occupe aussi de corderie; il recueille les tiges du *saô*, *Leptadenia spartum*, qui pousse sur la dune, les dépouille au couteau de leur écorce, les écrase au pouce. La fibre intérieure est extraite et roulée. Pour confectionner une corde Mamani s'installe auprès d'un petit chevalet en bois dit *ligui-liogo*. Un des fils est enroulé sur le chevalet et tendu par la pression du pied; l'autre fil est torsadé autour du premier et on obtient une corde d'une solidité satisfaisante.

La morte-saison agricole dure pendant les trois premiers mois de l'année. Aux travaux de sarclage du manioc, terminés au début de mars, succèdent ceux de l'arachide dans la partie inférieure de la même parcelle. Après un léger houage les semences en poquets sont mises en place, entre le 5 et le 15 mars.

¹ Ferlo, terme peul utilisé par les Bambara pour désigner la brousse boisée qui s'étend au sud du village.

Jean GALLAIS (1967),
Le delta intérieur du Niger, étude de géographie régionale, IFAN-Dakar,
2 tomes, 621 pages. EXTRAITS...

Ces occupations agricoles laissent à Mamani et à Koundia beaucoup de liberté. Travaux de banco, cinq jours en mars, première réparation des cases. Ce sont aussi quelques déplacements. Ngorodian est à 10 km d'une piste carrossable mais fort accidentée, de Korientzé, lieu d'un marché hebdomadaire. Chaque lundi un des membres de la famille s'y rend. C'est souvent le vieil Abdoulaye, rarement Diominé car elle est indispensable à Ngorodian. Sur la place, sous le marché couvert construit par l'administration, mais surtout à côté, les Dioula ont étalé leurs rouleaux de tissu à côté desquels les tailleurs installent leurs machines à coudre. Les boutiques, une dizaine, sont le centre de petits commerces satellites. Un peu avant la place, quelques camions attendent ayant déversé leur charge de Dioula ; ils repartent ce soir pour Mopti. Les trois premiers mois de l'année sont les plus actifs au point de vue commercial. Les paysans viennent vendre leur riz au boutiquier. Les Bozo de Korientzé offrent leur poisson frais ou fumé. Enfin, tout le côté du fleuve est occupé par des vendeuses de nattes, paysannes venues en pirogue des villages de l'erg, domaine du palmier-douro. Lorsque Diomiué arrive, elle se place modestement dans le lot des femmes Bambara qui déroulent leurs nattes blanches ; mais à côté brillent de toutes leurs couleurs celles apportées par les femmes Peul ; celles-ci ont utilisé la paille du sorgho *sokomba*, pilée et fermentée, pour obtenir le rouge, une macération d'argile et de gousses de gonakier pour obtenir le noir, les graines du tamarinier pour obtenir l'orange.

La participation de la famille de Mamani Katilé à l'activité commerciale est réduite à très peu de chose, un achat hebdomadaire de 25 ou 35 f de condiments. Pour subvenir à cette modeste dépense Diominé vend un ou deux sawal de paddy et, lorsqu'elle trouve preneur ses nattes, 60 f pièce. Mamani ne va pas régulièrement au marché de Korientzé. Du 21 au 26 janvier il se rend à Bourdougué, à quelque 20 km au nord, pour une visite à des parents. Du 14 au 17 février, il gagne Mopti pour assister à la réunion de son parti politique. C'est un grand voyage, la ville est à 140 km, et Mamani ne s'y rend que deux ou trois fois par an. Koundia a l'audace encore plus entreprenante. Il part le 13 janvier pour Bamako afin de rendre visite à l'un de ses frères âgé de 23 ans et employé aux Travaux Publics depuis sa sortie de l'école. Il s'accroche aux lourds camions encombrés de colis et de passagers qui, filent à toute allure au milieu d'un nuage de poussière rouge, de Mopti vers San, Ségou. Son voyage lui coûte 150 f et dure quatre jours, ce qui est peu coûteux en argent et le stupéfait par la rapidité. 650 km séparent Ngorodian de la capitale et Koundia ne passe pas sans étonnement de la marche à pied aux côtés de l'âne à l'utilisation d'un de ces véhicules fulgurants.

Jean GALLAIS (1967),
Le delta intérieur du Niger, étude de géographie régionale, IFAN-Dakar,
2 tomes, 621 pages. EXTRAITS...

Au cours du mois de mars les paysans de Ngorodian suivent de près les progrès de la décrue dans les immenses mares de leur finage. Koguié, à côté de Ngorodian, Samakiri, allongé derrière la première dune du nord, Tougaraou, un peu plus loin, se videront-ils cette année suffisamment pour permettre leur culture. Les conditions seront-elles aussi bonnes qu'en 1957 où les paysans ont disposé des vastes surfaces dégagées par une décrue rapide. La crue de 1957-1958 a été forte et, lorsque l'émissaire des mares cesse de fonctionner en février, le plan d'eau reste très élevé à Samakiri et à Tougaraou. En avril, dernier délai pour planter le gros mil, la plage découverte reste médiocre. C'est seulement aux extrémités est et ouest des mares, là où la pente est la plus faible, que des surfaces cultivables apparaissent. Mamani cultive à Samakiri la plage d'une petite anse située sur la rive nord, dite Mignéladigné, et à Tougaraou, l'extrémité occidentale, dite Kolongai¹. Ces parcelles exigües complètent le champ de décrue principal situé à Koguié. Mamani Katilé effectue, du début avril jusqu'au 27 mai, le très long travail de préparation de ces 2,5 ha de sorgho. La besogne est beaucoup plus pénible que la mise en place des parcelles d'arachide et de manioc, les parcelles sont dispersées et éloignées. La journée commence à l'aube pour profiter des heures clémentes de la saison chaude. Les travailleurs partent avant le lever du soleil et emportent avec eux le *mouqou*, couscous de mil cuit avec du lait. Après une heure et demie de marche sur la dune, ils arrivent à Kolongal. Ils mangent le *mouqou*, se dévêtissent et commencent le travail. Les semis sont faits directement sur le sol propre qui vient d'être découvert. Un trou fait au pieu plantoir, les graines sont déposées et recouvertes d'un peu de sable. Deux semaines après, toute une couverture d'herbes gagne sur un sol durci. La houe est alors utilisée pour un sarclage-binage minutieux. Les travailleurs restent sur leur champ jusqu'au milieu de l'après-midi. S'ils sont à Koguié, on leur apporte le repas du midi; s'ils sont à Mignéladigné ou à Kolongal, ils mangent le couscous qu'ils ont apporté. Vers 15 h, épuisés, ils reprennent le chemin de Ngorodian. Ces façons demandent par ha une vingtaine de journées de travail et les deux frères consacrent une grande partie de la période avril-mai à la préparation de leurs deux hectares de sorgho de décrue.

Le gros mil en place il faut songer à la rizière. Pour faciliter la submersion des mares les paysans débarrassent les affluents des hautes herbes qui ralentissent la crue. Ce faucardage ne peut être fait qu'en saison sèche, c'est l'occasion d'un effort collectif des sociétés d'âge. Les *ton* des villages de Bagui, Bougourinkié, Noradji se joignent à celui de Ngorodian et le 19, 23 et 25 mai une centaine d'hommes travaillent dans le chenal. Sur la rizière déjà cultivée l'année précédente, les

¹ Ce qui est un terme pédologique peut signifier sable-argileux;

Jean GALLAIS (1967),
Le delta intérieur du Niger, étude de géographie régionale, IFAN-Dakar,
2 tomes, 621 pages. EXTRAITS...

pailles sèchent sur place et protègent le sol d'une dessiccation trop brutale. Elles ont brûlées, et le 27 Mamani et son frère, sèment sur le sol noirci, enterrent la graine et les cendres par un labour léger. Ces travaux se prolongent jusqu'au 25 juin. Cette succession de travaux agricoles au fur et à mesure de la décrue occupent fortement Mamani et Koundia. Mais d'autres besognes pressent, Mamani doit terminer la réfection des cases. Il s'y affaire pendant dix journées, entre la fin mai et la mi-juin, et le travail est terminé avant que les nuées qui montent ne donnent les premières pluies. La saison de mars à juin est aussi celle des pêches traditionnelles de mares pour lesquelles chaque village, tour à tour, invite ses voisins. Les gens de Ngorodian fréquentent toutes celles qui sont dans un rayon de 10 à 15 km. Les pêches de 1957 ont été facilitées par une décrue très marquée et les mares ont pu être draguées avec minutie. La faune a été réalimentée par la crue de 1957, mais la décrue en 1958 se fait mal; les mares conservent trop d'eau, sont d'accès et de pêche difficiles. Aussi ce n'est qu'en juin, et pour une demi-journée seulement, que Marnani va à la mare de Konko.

A la fin de juin, la Tabaski interrompt l'activité agricole pour une petite semaine. Pour préparer des habits de fête Mamani s'installe à son métier à tisser le 26 et le 27 juin. Il tisse des bandes de coton, les coud en un boubou neuf et, à la fête du 28 juin, lorsque le mouton acheté par Abdoulaye est égorgé, il peut, vêtu décentement, se mêler à la mosquée à la foule des hommes.

Il pleut pour la première fois sérieusement le 13 juin. Dès le 14 les villageois se retrouvent dans le *so-foro* pour semer leur petit mil. Mais les paysans qui se proposent d'établir leur champ de brousse à trois kilomètres du village, vers le sud-est, reviennent déçus. La terre est complètement sèche. Les semeurs inquiets de ce faux départ de la pluie interrompent leurs travaux. Il pleut de nouveau le 17 juin, plus abondamment cette fois. Les semis sont repris le 18 et menés à leur terme, tant dans le *so-foro* que dans les *kongodian-foro*. Mamani et Koundia ont terminé la mise en place du *foro-ba* consacré au mil tardif. Ils peuvent penser à leurs *dion-foro* et le 30 juin ils reprennent à Sirabellikoro leur parcelle de l'an passé, la nettoient et l'ensemencent. Tous ces travaux se sont intercalés avec les semis de rizière, avec le deuxième désherbage de la parcelle de manioc effectuée le 25 par Koundia. Le rythme de la pleine saison des travaux agricoles commence. Pendant les trois mois de juillet à septembre nos paysans font de longues journées. Partis dès l'aube ils gagnent le champ. Lorsque le soleil se lève ils prennent leur *mougou*, et se mettent au travail. A midi, Adama apporte le *tiléra-douminé*. Mamani et Koundia interrompent un moment leur besogne et avalent la moitié du repas. Après un nouvel effort, vers 14 ou 15 h, ils consomment le reste et se courbent à nouveau sur la houe jusqu'au moment où le soleil rougit derrière les dunes de

Jean GALLAIS (1967),
Le delta intérieur du Niger, étude de géographie régionale, IFAN-Dakar,
2 tomes, 621 pages. EXTRAITS...

Korientzé. Harassés, ils reviennent au village, souvent chargés d'un fagot de bois mort ramassé sur leur passage. Les femmes ont fait chauffer de l'eau dans les vastes canaris, et chaque jour, Mamani et Koundia font une toilette complète au savon. Puis ayant passé un boubou propre, ils s'assoient pour prendre le dernier repas de la journée, le *soura-fana*, après lequel ils se couchent immédiatement. Les seuls jours de repos sont ceux de grande pluie, le travail du sol boueux est détestable.

En juillet la grande affaire est le sarclage du petit mil qui commence deux semaines après les semis. Du 1er au 27 juillet Mamani et Koundia y consacrent seize journées de travail pour le *foro-ba* et quatre journées pour leurs propres champs. Août marque la pointe des travaux agricoles et l'absence de Koundia ne facilite pas les choses. Celui-ci part le 3 août pour aider les parents de Bouroudié. Il n'en revient que le 6 septembre. Aussi le vieil Abdoulaye et le jeune Amadou aident Mamani, il faut se partager la besogne et être présents à plusieurs endroits. L'innombrable cohorte des ânes villageois menace le mil du *so-foro* où Mamani passe la plus grande partie des journées d'août. Il y effectue le 23, 24, 26, 27, 28, 31 et 2 septembre les travaux du deuxième désherbage. Lorsque Mamani s'absente pour désherber son propre champ, les jours de congé du 14 et du 21, c'est Abdoulaye ou Amadou qui surveille le *foro-ba*. En dépit de son âge le chef de famille, Abdoulaye, doit désherber le sorgho qui pousse à Koguié. En général on se contente du premier sarclage-binage d'avril-mai; mais en 1958 un deuxième nettoyage s'impose et Abdoulaye chaque matin y travaille quelques heures. A midi il remonte sur le champ de manioc et s'y repose en le surveillant. Abdoulaye craint les ânes, les moutons et aussi les voyageurs qui passent nombreux sur le chemin de Korientzé le jour de marché. Le 2 août, les « nouvelles eaux » sont entrées à Koguié et atteignent à la fin du mois la rizière. Abdoulaye se hâte de la désherber en neuf matinées, entre le 27 août et le 10 septembre. Mais une nouvelle besogne de surveillance s'impose, les champs de gros mil au lieu-dit Kolongal, sont attaqués par les phacochères. Les villageois de Ngorodian et ceux du village voisin de Ouolo, s'entendent pour assurer un tour de garde. Le 8 septembre, les paysans construisent deux miradors de branchage, au haut des bouquets de palmiers-dourn. Chaque famille intéressée envoie un gardien tous les 10 jours pour 24 heures. C'est Koundia, enfin revenu depuis le 7 septembre, qui est chargé de ces factions.

Mamani Katilé doit préparer sans tarder une nouvelle rizière pour l'année prochaine. Celle de 1958 est trop basse et on craint les ravages des poissons. Par ailleurs les difficultés de la culture du gros mil, en période de crues fortes, engagent la famille à demander davantage à la riziculture. Mamani décide la préparation d'une nouvelle rizière haute à Koguié, puisque la crue de 1957 a été forte et que celle de 1958 s'annonce aussi

Jean GALLAIS (1967),
Le delta intérieur du Niger, étude de géographie régionale, IFAN-Dakar,
2 tomes, 621 pages. EXTRAITS...

moyennement forte. Il est grand temps de procéder au faucardage des herbes, au *balagou*. Ce gros travail est fait par Mamani et Koundia, du 11 au 25 septembre, en cinq journées de travail; une parcelle de quelque 2,5 ha est ainsi préparée pour l'année prochaine.

Les premières récoltes commencent, celle du manioc s'échelonne de la mi-septembre à octobre. Lorsqu'un des hommes a des loisirs il va déterrer un panier de tubercules. Une partie de la récolte est ensilée à la limite supérieure du champ, dans un endroit qu'on pense insubmersible. Chaque semaine Mamani ou son frère vont vendre un *béré*¹ à Korientzé, ils en rapportent 150 à 200 f. La récolte du coton est travail de femmes. Le 26 septembre, elles collectent trois paniers d'une bourre qui sera filée ultérieurement. La récolte du gros mil de décrue se place à cette même époque, le 26, 28 et 29 septembre, les deux frères aidés de deux voisins, payés une botte chacun, récoltent le *hamba* de Koguié. Les épis sont coupés, mis en panier, transportés au village. Le 3 et le 4 octobre les deux frères seuls récoltent leur champ de Kolongal. Les rendements sont moyens. On a récolté cinq fagots à Kolongal, vingt quatre à Koguié, soit environ 1 200 kg pour 2,3 ha. Mamani est le premier villageois à commencer la récolte du petit mil dans le *so-fjoro*. Le 7, 8 et le 9, Mamani et Koundia, aidés de trois travailleurs coupent les épis. Les ouvriers sont rémunérés par le *doundourou*, gerbe contenant sept kilogrammes de grain, soit l'équivalent de 56 f pour cinq à six heures de travail. Après avoir versé 60 kg de grain aux travailleurs, Mamani dispose de vingt *doundourou*, environ 450 kg. Il avoue avoir soustrait, avec l'aide de son frère, 35 kg qui échappent ainsi à l'usage familial régi par Abdoulaye, et qu'ils vendent pour leurs propres besoins. Au total quelque 550 kg de mil pour 3 ha, ce qui donne un rendement dérisoire de 180 kg à l'ha. Le 14 et le 15 octobre les deux jeunes hommes moissonnent leur *dion-toro*. Ils récoltent neuf *doundourou*, soit 190 kg pour 1,2 ha, qu'ils transportent dans la matinée du 16 à la meule du *so-foro*.

Après l'achèvement des récoltes du mil l'activité agricole souffre un certain répi. Mamani décide alors d'aller gagner en ville quelque argent pour réaliser son projet matrimonial. Le 27 octobre il quitte Ngorodian pour Mopti où il va séjourner tout le mois de novembre. Il s'y installe chez une connaissance, vieux Bambara installé dans le premier quartier de la ville. Moyennant 500 f il reçoit l'autorisation de dérouler sa natte dans une case et prend part au repas de riz. Mamani trouve rapidement à s'embaucher grâce à la protection lointaine que lui assure sa parenté avec un employé des Travaux Publics. Il fait le manœuvre sur le chantier de l'école de Mopti. Les 26 jours de travail lui rapportent 6200 f. Cela lui permet de rembourser une dette

¹ Soit 10 à 15 kg de tubercule

Jean GALLAIS (1967),
Le delta intérieur du Niger, étude de géographie régionale, IFAN-Dakar,
2 tomes, 621 pages. EXTRAITS...

ancienne de 2 000 f. Il achète des vêtements, une camisole pour sa femme 600 f, un pantalon pour lui 425 f, une moustiquaire 1 000 f. Il se procure chez les Bozo deux perches en bambou pour manœuvrer la pirogue lors de la récolte de riz, soit 150 f. Pour augmenter son petit capital il achète onze litres de pétrole à 35 f, pour les revendre 50 f, trois boîtes de bonbons à 100 f l'une, cinq kg de sucre à 75 f l'un. Tout compte fait, avec ses dépenses de pension à Mopti, il repart endetté dans son village et sans avoir pu avancer la conclusion rapide de son second mariage.

Lorsque Mamani revient à Ngorodian, le 3 décembre, le village est dans l'atmosphère de la saison froide. Avec le retour d'une lumière que ne voile ni brume, ni nuage, affluent les hommes du désert. Les éleveurs Touareg et Flankriabé passent à l'écart du village pour aller camper près de Korientzé. A Ngorodian s'installent une centaine de Bella, anciens captifs de Touareg poursuivant le nomadisme traditionnel des éleveurs. Ils installent des cabanes de nattes et de paille rudimentaires à l'appui des murs de clôture. Les femmes offrent leur concours pour piler le mil. Après une petite demi-journée de travail, elles reçoivent un plat de riz pour deux ou trois personnes. Les hommes battent le *ferlo* et ramènent des fagots de bois.

Au début de décembre 1958 la grande préoccupation des paysans est la récolte du riz qui s'annonce favorable. Pour cette récolte il faut une embarcation car, à Koguié, la rizière est fortement inondée. La famille de Mamani Katilé partage avec une famille voisine la propriété d'une pirogue du mode courant dans la partie nord du Delta, le *kourou*. Le *kourou* est fait de planches de doum étroites et fragiles, réunies entre elles par d'épaisses coutures. Il dure deux à trois années, le bois pourrit et se termine rapidement. Cette année un sérieux encordage et calfeutrage est prévu, Pendant l'absence de Mamani, Koundia a effectué plusieurs coupes de feuilles dans les peuplements de doum situés près de la mare de Tougarou. Les feuilles sont placées deux ou trois jours dans un canaris d'eau pour un léger rouissage, puis leur gomme est grattée au couteau. Koundia et Abdoulaye ont tressé une bonne longueur de cordes. Dès son retour Marnani, Koundia et deux hommes de la famille voisine préparent la pirogue. Le 13 décembre elle est mise à l'eau à Koguié. Le 14 Mamani prépare l'aire où s'entasseront les gerbes et le 16 la récolte commence. Les quatre hommes travaillent d'abord sur les champs de la famille Katilé. Ils sont tous curieusement rétribués par Abdoulaye : 10 kg de paddy par jour, ce qui souligne le caractère particulier de la riziculture chez ces Bambara; elle n'est pas exactement intégrée dans l'activité familiale. La pirogue est poussée par l'un d'entre eux, grâce aux perches ramenées de Mopti. Les trois autres paysans courbés saisissent l'épi et le coupent à la faucille par petites poignées. Le 19 décembre un ouvrier supplémentaire est recruté venant du Diamadoua. A cinq travailleurs l'opération est plus

Jean GALLAIS (1967),
 Le delta intérieur du Niger, étude de géographie régionale, IFAN-Dakar,
 2 tomes, 621 pages. EXTRAITS...

facile, les coupeurs se distribuent également de part et d'autre de la pirogue. Pour nourrir ces bouches supplémentaires Diaminé et Adama se font aider par deux femmes bella. Du 16 décembre au 1er janvier, les travailleurs passent de la rizière d'une famille à celle de l'autre selon l'état de la décrue. Entre deux journées de récolte, les hommes battent de petites quantités de grain. Les Bozo de Korientzé attirés par le riz remontent en pirogue jusqu'aux rizières de Ngorodian et offrent poisson contre paddy. Le 28 décembre Diominé échange 5 kg de grain contre deux carpes séchées.

Du 1er au 10 janvier, ont lieu les battages pratiqués de concert par les deux familles. Les hommes battent et les femmes vannent. Elles balaiant le grain avec les touffes de feuilles de palmier et l'ensachent dans des *béré*, nattes cousues contenant 45 kg. La famille de Mamani Katilé entasse ainsi 28 *béré* soit l'équivalent de 2 t, le rendement cette année a été excellent. Lorsque le riz est stocké dans les cases, tous les produits agricoles de l'année sont sous la surveillance directe de la famille. Le mil est entassé dans une meule et les fagots d'utilisation courante placés sur les terrasses. Il ne reste plus que les racines du manioc, en silo sur le champ, que le vieil Abdoulaye continue à surveiller presque chaque jour.

Caractéristiques des travaux quotidiens de Mamani Katilé

	J	F	M	A	M	J	J	A	S	O	N	D	Total	en%
Activités agricoles	4,5	8	1,5	20	20	18	21	16	18	14,5		20,5	162	44
Surveillance et protection des champs	11,5	2	1,5					13	4	3,5			35,5	9
Départ et échanges de main-d'œuvre								1				4	5	1
Total.....	16	10	3	20	20	18	21	30	22	18		24,5	202,5	55
Travaux domestiques ...	0,5		11	3	7	5	1						27,5	7
Manœuvre										5	23	6	34	9
Total des activités productrices	16,5	10	14	23	27	23	22	30	22	23	23	30,5	264	71
Voyages et obligations sociales (y compris ventes au marché)	4	6	4,5	4	2	3	2	1	3	3	3		35,5	9
Repos et maladie	10,5	12	12,5	3	2	4	7		5	5	4	0,5	65,5	18

a) L'emploi élevé (fig. 38)

Jean GALLAIS (1967),
Le delta intérieur du Niger, étude de géographie régionale, IFAN-Dakar,
2 tomes, 621 pages. EXTRAITS...

Les travaux agricoles emploient Mamani durant 202 jours et demi, soit 55 % de son temps. Ceci est d'autant plus remarquable qu'il y a eu un mois complet d'absence en ville. Le système de culture sud-sahélien montre une capacité d'emploi élevée et régulière à travers les saisons. Mis à part les mois de février et mars, les travaux agricoles occupent Mamani plus de 50 % de son temps. L'activité augmente à deux moments, en août-septembre pendant le désherbage du mil, en décembre pour la récolte du riz. Mais de ces travaux agricoles, ceux de protection des champs ou de simple gardiennage, absorbent plus du sixième : confection des clôtures, faction dans les divers champs. Les travaux domestiques sont banals, construction et entretien des cases en morte-saison agricole et avant les pluies. La pêche a été anormalement médiocre, la décreue a été insuffisante, les filets à main des pêcheurs n'ont pu être employés.

Avec 264 jours de travaux productifs, soit une moyenne de 22 jours par mois et 71 % du temps, Mamani Katilé ne souffre pas d'un sous-emploi marqué. On peut penser qu'il s'agit d'un fait individuel et que les qualités de courage personnelles, jointes au désir précis et momentané de gagner de l'argent pour épouser une seconde femme, contribuent à expliquer cet effort. Il faut tenir compte également de la tradition paysanne bambara qui tient en honneur l'effort agricole et a trop tendance à ne l'apprécier que quantitativement. En dépit de ces faits particuliers, l'emploi satisfaisant réalisé par Mamani est caractéristique de l'agriculture sud-sahélienne.

b) La pauvreté et l'isolement

En dépit d'un coefficient d'emploi satisfaisant, l'activité agricole de Mamani est peu rémunératrice. Nous avons noté les rendements dérisoires du mil cultivé dans le so-foro ou en brousse. Les 550 kg récoltés dans le *foro-ba* permettent de nourrir les neuf personnes pendant deux mois. Les rendements de gros mil, quoique supérieurs à ceux du petit mil, ont déçu. Les 1 200 kg obtenus peuvent subvenir aux besoins pendant six mois et demi. Seul le riz a répondu aux espoirs. Il permettra la soudure et le chef de famille dispose d'une tonne de surplus destinée aux dépenses exceptionnelles, impôts, fêtes, achat de deux moutons par an. La récolte du coton pourvoit à la confection de trois boubou. A chacun de compléter, Mamani ramène de Mopti un vêtement pour sa femme et un pour lui-même. Les dépenses courantes hebdomadaires consistent uniquement en l'achat des épices et du sel, et très exceptionnellement de poisson. Chaque semaine les 25 ou 30 f nécessaires sont obtenus par la vente du manioc ou des nattes des femmes. Le manioc est d'un bon rapport. Les rendements, de l'ordre de 15 t à l'ha, représentent en valeur 37 500 f. On comprend la surface importante, 0,8 ha et les innombrables surveillances qu'on

Jean GALLAIS (1967),
Le delta intérieur du Niger, étude de géographie régionale, IFAN-Dakar,
2 tomes, 621 pages. EXTRAITS...

y consacre. Malheureusement dans l'état actuel des choses, le manioc se vend difficilement. C'est une nourriture qu'on grignote, de soudure. Tous les paysans de la région produisent du manioc et les volumes offerts sur le marché de Korientzé, à partir d'octobre, sont bien supérieurs à la demande. Les camionneurs en collectent quelques sacs pour les revendre à Mopti. C'est peu de chose et la valeur de la récolte familiale reste théorique, faute de pouvoir la commercialiser entièrement ¹.

¹ La première fois que nous avons rencontré Mamani Katilé, en décembre 1956, il nous a montré des champs de manioc cultivés en 1956 et qu'il allait transformer en 1957 en champs de petit mil, le manioc ne s'étant pas vendu.

LES PAYSANS DU DELTA

EMPLOI DU TEMPS D'UN PAYSAN SAHELNIEN
 (Village de N'GORODIAN)

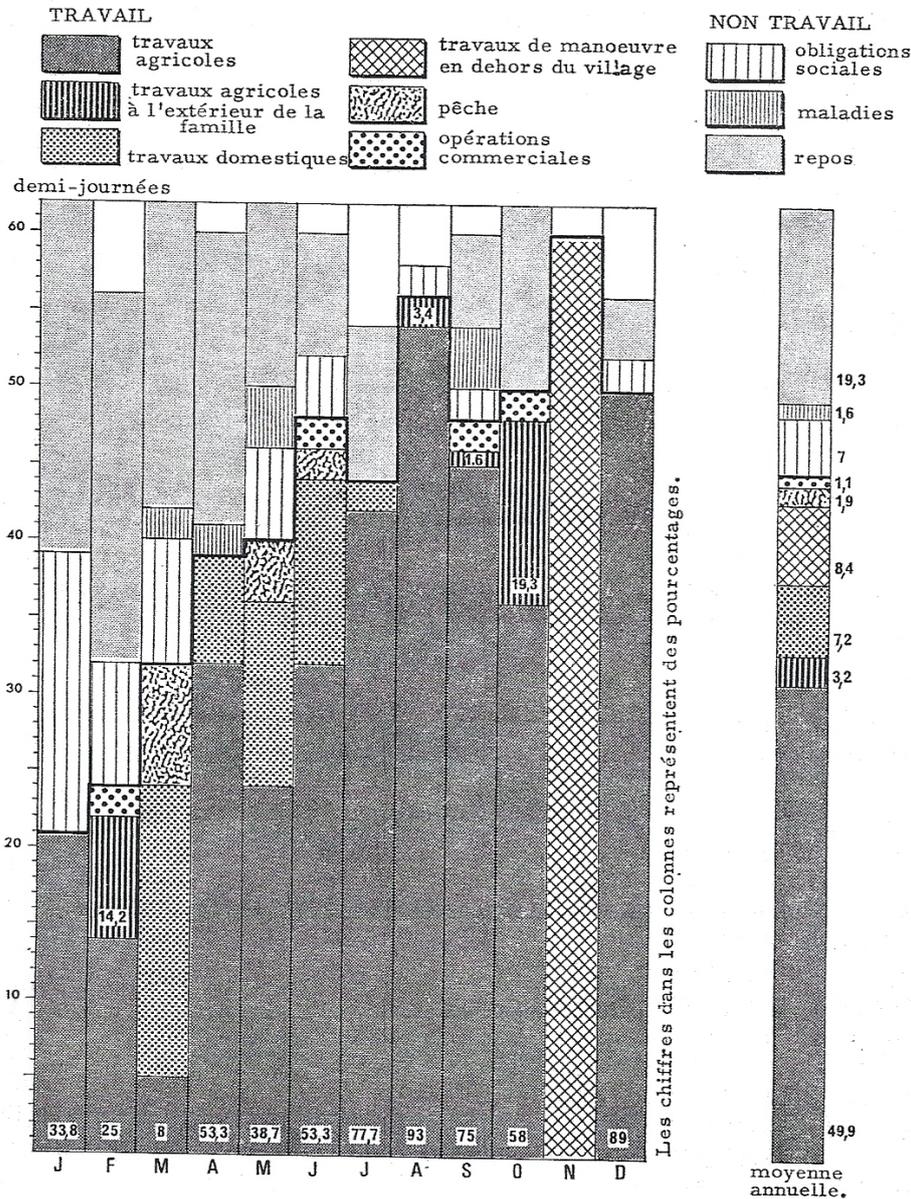


FIG. 38.

Les mêmes difficultés de débouché nuisent à la confection des nattes. Toute la région de l'erg offre des produits de vannerie en grande quantité. Les acheteurs qui viennent à Korientzé les acheminent vers Mopti, où elles sont surtout utilisées comme emballage de poisson. Mais l'isolement de Korientzé gêne la venue des acheteurs. La navigation est limitée, pour les pinasses à moteur, d'octobre à décembre. A partir des environs de Sindégué, elle est interminable et difficile. Il en est de même de la

circulation routière, facile jusqu'à Konna, aléatoire et pénible au-delà, surtout de juillet à novembre. Aussi peu d'acheteurs se présentent et ils dictent leur prix. Les mêmes nattes fabriquées dans le Macina sont vendues au marché de Ténenkou 80 à 100 f, tandis qu'à Korientzé on les achète 60 f en hiver, et 45 f en été, pendant la période de soudure agricole lorsque chaque femme désire vendre pour se procurer du grain. La famille de Mamani Katilé, comme toutes les familles de cultivateurs de la région, est pauvre. Elle a peu de choses à vendre et ne peut rien acheter. L'isolement géographique, les médiocres rendements dans les produits de base faciles à commercialiser, comme le mil, imposent une économie autarcique. L'ambition commerciale de Mamani est significative à cet égard. En détaillant les produits qu'il a achetés à Mopti, onze litres de pétrole, cinq kilogrammes de sucre et trois boîtes de bonbons, il pense tripler la mise sans quitter Ngorodian. Mamani va rarement au marché de Korientzé qui est l'affaire des femmes ou du père. Il n'a ni le temps, ni les motifs économiques pour y aller. Il lui serait agréable de rencontrer des amis, mais les mauvaises relations entre les Bambara de Ngorodian et ceux de Korientzé le retiennent de s'y rendre sans motif.

L'éloignement géographique, la pauvreté et l'économie familiale autarcique, la structure sociale de la grande famille bien conservée, contribuent à envelopper la vie quotidienne de Mamani Katilé d'un isolement traditionnel très fort.

C. - LES TERROIRS

En décrivant deux terroirs de la région sud-sahélienne nous désirons vérifier si l'articulation spatiale est adaptée au fonctionnement technique d'un système de production compliqué et instable.

1. Sobé, un terroir bien organisé (photo 19)

Sobé est Un gros village situé sur la rive nord du lac Débo. Comme aux villages voisins, Débéré, Férobé, Fittobé, Aka, les cases s'échelonnent sur le flanc de la grande dune riveraine, atteignent et dépassent légèrement son arête vers le nord. Les eaux du lac arrivent en décembre à 40 m des premières maisons, puis découvrent une plage de 300m jusqu'à une mare résiduelle qui reste bloquée au pied de la dune. Lorsqu'on veut aborder Sobé au moment des hautes eaux, il est difficile de le distinguer des villages voisins. Les cases basses sont écrasées sur le sable et s'y confondent. On met le cap sur le grand baobab, isolé et séculaire, qui se dresse de façon insolite sur la dune, un peu à l'est du village. Les 532 habitants de Sobé (1956) comprennent une forte majorité de Sonray-Marka. Le reste de la population villageoise est constitué de Rimaïbé sans maître, et de quelques familles bambara et arma.

Jean GALLAIS (1967),
Le delta intérieur du Niger, étude de géographie régionale, IFAN-Dakar,
2 tomes, 621 pages. EXTRAITS...

Sobé est le plus vieux village de la région et il est propriétaire de toutes les terres exondées ou inondées situées de part et d'autre de la dune, depuis la plage de décrue du lac jusqu'à la dépression Ndouga qui se creuse avant le prochain cordon dunaire dit Bouossou Oundou. Ce finage de Sobé a une forte et simple organisation spatiale. C'est un triangle rectangle dont l'hypothénuse est la rive du lac, un des côtés de l'angle droit la dépression interdunaire, et l'autre côté la trouée du Bara-Issar, Le village placé au milieu de l'hypothénuse occupe une position très centrale. Ce finage théorique est distinct du finage d'exploitation. Très tôt une garnison sonraï fut installée à la pointe du triangle pour surveiller la percée de l'Issa-Ber, ce fut Aka. Puis plusieurs groupes peul se sédentarisèrent. Un premier groupe se fixa sur la dune de Bamangaye et installa ses Rimaïbé à Ouro et Sambéri. La partie est du finage de Sobé fut ainsi soustraite à son exploitation.

A l'ouest deux groupes peul, Férobé et Fittobé, s'installèrent sur la dune entre Sobé et Aka. Si l'installation de Férobé fut faite sous la contrainte des Yallalbé, maîtres du *bourgou* du sud, celle des Fittobé est caractéristique de la mise en place du couple de villages complémentaires de la région. Les Fittobé erraient sur la dune entre Issa-Ber et Bara-Issar, descendant en saison sèche dans le *bourgou* Workodji qui se découvre jusqu'au centre du lac Débo. Ils installaient leurs paillotes en saison des pluies sur la dune, au lieu-dit Karallé sur les terres de Sobé. A partir de cette époque les liens avec les paysans se renforcèrent. Quelques familles de captifs furent placées par les Fittobé à proximité immédiate de Sobé, c'est le petit saré de Débbéré. Puis lorsque la sédentarisation des Peul fut complète, ils abandonnèrent Karallé et se placèrent de l'autre côté de Sobé, au lieu actuel de leur *ouro*.

Cette progressive installation de groupes nouveaux réduit l'espace cultivé par Sobé à un finage d'usage englobant la plage du lac sur 5 km de longueur, le cordon sur lequel est construit le village et qui plus à l'est se divise en deux: la dune riveraine, dite Oundou et en arrière celle de Bamangaye, le revers qui s'incline vers un chapelet de mares, Bangou-Béri, Wecobé, Mali et le fond interdunaire sable-argileux, occupé par un bois d'épineux très dense, Ndouga.

La dune, *séno*, est couverte de grandes parcelles de un à deux hectares disposées perpendiculairement à un sentier axial et 'qu'elles bordent de clôtures. Les champs conservent une végétation, naturelle assez dense, touffes d'euphorbes, quelques *Acacia albida* ou *Acacia sieberiana*, surtout des bouquets arbustifs de palmiers-dourn. La surface des champs est jonchée de matières organiques, feuilles de palmiers, noix laissées sur place, chaumes

Jean GALLAIS (1967),
Le delta intérieur du Niger, étude de géographie régionale, IFAN-Dakar,
2 tomes, 621 pages. EXTRAITS...

cassés et piétinés du mil, tapis de graminées, branches du cram-cram dont les épines s'accrochent aux orteils du paysan. Dans ces champs de séno sous l'isohyète 400 mm, la déflation superficielle est perceptible. Elle est cependant ralentie par l'armature souterraine constituée des racines et des rejets du doum. Cette armature fixe les sols à dix ou vingt centimètres de profondeur et facilite le revêtement graminéen en saison humide. D'ailleurs le paysan remue ces sables avec précaution. En saison sèche il les nettoie superficiellement, râclant le sable plutôt qu'il ne le retourne. Il accumule la nappe de graminées, élague les feuilles de palmiers-dourn, coupe les cram-cram et sème sans plus de préparation.

Sur la retombée, côté lac, la dune présente un front verdoyant de culture désaisonnée sur frange humide. Il s'agit, soit de culture de manioc et de patates, soit de jardins de tabac, soit de pépinières de gros mil. Les champs de manioc et de patates s'étirent vers l'est en une longue bande ininterrompue sur quatre kilomètres jusqu'au lieu-dit Oundou. Les pépinières de gros mil sont situées au droit des villages de Débéré, Sobé, Fittobé, Férobé ; à Sobé c'est une longue bande de 300 m sur quatre à cinq mètres de largeur. Elle est située au niveau des hautes eaux afin de rendre aisé l'arrosage quotidien. Toutes les parcelles allongées sur le rivage, correspondantes aux cultures de frange humide, sont fortement encloses par des barrages de branches épineuses, appuyées sur des touffes de palmier ou des plants d'euphorbe. Cette bande isole ainsi le séno et la plage de décrue du lac. Sur celle-ci aucune culture hydro-pluviale au droit de Sobé, une pente trop forte s'incline jusqu'à un sillon parallèle à la dune, au-delà duquel apparaissent progressivement les herbes et les buissons épineux d'un pâturage médiocre appartenant au Fittobé, *bourgou* Workodji. Deux kilomètres plus à l'est, la plage est en pente plus douce; du lieu-dit Oundou, situé sur le séno, jusqu'à la vaste plateforme qui se découvre dans le lac en mars, au lieu-dit Farou, les paysans de Sobé peuvent étager l'échantillonnage complet de leurs cultures. Petit mil de la dune, enclos de manioc, sorgho de décrue, riz d'inondation. Les rizières sont réunies en soles pour occuper alternativement trois longues bandes allongées parallèlement au rivage, et larges chacune d'une centaine de mètres. Ces soles, dites séra, portent chacune un nom. De haut en bas on distingue Oundou-dié, c'est-à-dire le bord humide de la dune Oundou, Massou-Kouna-Séra et Workodji-Séra à proximité de Workodji. Chaque année les paysans choisissent une sole selon le type de crue qu'ils prévoient. La sole choisie est découpée en parcelles transversales distribuées à tous les paysans de Débéré, Fittobé, Férobé qui en demandent. L'Almamy de Sobé, le plus vieux des marabouts, préside à la délimitation des parcelles dont la largeur dépend du nombre de travailleurs de la famille. La mesure est faite au *soumboye*, long bâton auquel on fait décrire une courbe à bout de bras, une évolution correspond

Jean GALLAIS (1967),
Le delta intérieur du Niger, étude de géographie régionale, IFAN-Dakar,
2 tomes, 621 pages. EXTRAITS...

approximativement à trois mètres. Les lots sont accordés de la façon suivante : quatre *soumboye* (12 m) de façade pour un travailleur, six (18 m) pour deux travailleurs, sept (21 m) pour trois travailleurs, huit (24 m) pour quatre travailleurs, dix (30 m) pour cinq travailleurs. Les surfaces correspondantes 0,12 ha pour un travailleur, 0,18 ha pour deux travailleurs, etc ... sont exigües.

Entre les parcelles une longue bande d'herbe est conservée comme limite. Au bas de la sole, une levée de terre d'un mètre s'élève, ouvrage de protection contre une crue trop rapide et brutale. Chaque paysan doit faire le travail sur le front de sa parcelle et couronner le remblai de branches épineuses pour gêner l'entrée des poissons rizophages.

Sur le flanc opposé de la dune, on traverse, à la sortie du village Une bande enclose de pépinières de gros mil, puis un *bourtol*, également limité de barrages, qui court au pied de la dune. Dans les terres de mare toutes les parcelles sont également fermées. A Bongou-Béri, comme à Dongo, le sorgho de décrue est protégé dans les mailles d'un bocage dont les parcelles sont allongées transversalement aux limites de l'inondation. Plus bas, sur les terres compactes de Ndouga ou de Fako, des bois touffus d'acacia s'étendent.

Tant de clôtures, celles des *burti* et des parcelles cultivées, révèlent l'intimité de la coexistence champ-troupeau. De janvier à août, le troupeau des vaches laitières des Fittobé se déplace chaque jour depuis l'*ouro* jusqu'à la mare de Wécobé. Dans ce déplacement quotidien au pied de la dune ils défilent entre les sorgho de décrue et le petit mil qui reverdit le *séno* à partir de juillet. On comprend alors la nécessité des barrages de part et d'autre de cette piste. A Wécobé les animaux se dispersent et les troupeaux des nomades, surtout les chèvres des Bella, les y rejoignent à partir de janvier. Il est donc indispensable que les champs voisins de Bongou-Béri soient aussi entourés d'épineux qu'on coupe facilement dans la forêt d'acacias de Wécobé.

En août, les mares se remplissent et leurs environs sont infestés de mouches. Les vaches des Fittobé pâturent sur le *séno*. A la hauteur de leur village la dune est trop étroite, le troupeau, chaque jour, passe de nouveau devant Sobé, emprunte le *bourtol* axial de la dune et se répand entre les champs enclos de petit mil. En octobre après la récolte, les paysans ouvrent leurs champs de *séno*. Les vaches laitières de Fittobé y font le *gnailé*, le pâturage des pailles de mil. Elles y sont rejointes par le gros du troupeau Fittobé qui revient des régions nord de l'erg de Niafunké. Il est utile que les pépinières de gros mil et les parcelles de culture de frange humide soient bien barricadées, entre le sable desséché et les hautes eaux leur verdoyance est

attractive. En décembre les pailles sont dévorées. Les vaches reprennent le chemin de Wécobé qui se vide progressivement, tandis que le gros troupeau pénètre dans *bourgou* Workodji aussitôt que possible pour y rester jusqu'au début des pluies.

Le terroir de Sobé présente une construction intéressante. Le fonctionnement correct du couple agro-pastoral est assuré grâce à la clôture des pistes et de la plus grande partie des champs. Les seules parcelles non encloses sont les rizières; mais elles constituent une sole collective facile à surveiller. Dans ce domaine la discipline des villageois et les travaux de protection qu'ils entreprennent, ne sont pas moins remarquables.

2. Ngorodian, les déficiences d'un terroir (photo 20)

Le village de Mamani Katilé a été évoqué précédemment. Il est entouré par un *so-foro* établi depuis le flanc de la dune qui domine le village, jusqu'au plateau sableux qui s'élève vers le sud. Ce *so-foro* est dilaté vers l'est, le long des pistes qui se dirigent vers Sounteye. Dans les autres directions son diamètre est de 400 à 600 m. Il est traversé par un *bourtol* par tant du quartier peul et qui se dirige vers le nord. Sur la dune, les haies qui le bordent s'écartent et constituent un barrage discontinu et fragile de direction est-ouest, protégeant la limite nord du *so-foro*,

L'organisation spatiale des cultures sèches et l'équilibre des sols qui leur sont voués, sont fortement déficients. Les terres du *so-foro* semblent épuisées, les chaumes de mil sont filiformes et nous avons noté les rendements dérisoires de la récolte de Mamani Katilé. Dans les parties les plus basses, près de la mare du village, des efflorescences salines marbrent le sol. Partout le sable nu est remanié continuellement par le vent. La fumure fournie est cependant abondante et donne aux terres des champs une texture pailleuse. Mais la pauvreté chimique semble extrême. La végétation buissonnante observée sur les dunes de Sobé est ici absente. A plus forte raison aucun parc, les sols sont entièrement découverts et sans armature. Chauffés à blanc pendant six mois de l'année et irrigués en profondeur par la nappe, les sables sont parcourus par un intense lessivage qui, de bas en haut, ramène les substances solubles à la surface où elles sont prélevées par déflation éolienne. Quant aux *kongodian-foro* ils sont à une distance excessive, ce qui livre leurs récoltes aux ravages des animaux de brousse, gazelles, phacochères, singes, mange-mil qui pullulent dans le pays désertique qui s'étend vers les Monts du Goundourou.

Du point de vue agro-pastoral le *so-foro* est protégé des animaux des Peul du village. Chaque jour le troupeau laitier remonte le *bourtol* et se disperse dans les dunes du nord. Ce

Jean GALLAIS (1967),
Le delta intérieur du Niger, étude de géographie régionale, IFAN-Dakar,
2 tomes, 621 pages. EXTRAITS...

mouvement dure toute l'année mais porte sur des effectifs variables. En saison chaude, seules quelques vaches laitières demeurent, tout le reste du cheptel ayant rejoint le *bourgou* des Ouroubé. En saison des pluies les animaux qui errent sur les dunes sont séparés du *so-foro* par le barrage est-ouest, tendu à l'extrémité du *bourtol*. Le *so-foro* et les champs de brousse ne sont pas protégés du côté sud mais la brousse n'y est parcourue par les animaux qu'après la récolte, lorsqu'en novembre les troupeaux du Delta, suivis de ceux du Gourma, reviennent vers le *bourgou*. Les cultures sèches semblent ne rien avoir à craindre du cheptel. C'est exact pour celui des Peul. Paradoxalement, c'est le cheptel des paysans qui cause de graves dommages aux cultures de *so-foro*. Les Bambara de Ngorodian possèdent une cavalerie de 250 à 300 ânes. En saison des pluies, chaque famille essaie de renfermer les siens dans les *dou*. C'est souvent peine perdue, les ânes affamés bousculent les barrages de bois établis en travers des portes et se répandent dans le *so-foro* verdoyant. Les ravages nocturnes des ânes bambara peuvent être considérables. Chacun des propriétaires est responsable de ses animaux, mais les disputes et les précautions sont insuffisantes.

Le système de culture pluviale présente ainsi deux défauts fonctionnels :

a) Il est en déséquilibre et n'assure par l'entretien de la fertilité des sols qui, complètement dénudés, sont livrés à la déflation éolienne.

b) Le *so-foro*, enclos du côté extérieur et protégé du cheptel des éleveurs, est ouvert du côté intérieur, les cultures subissent de la part des animaux des paysans de graves dommages. L'âne, unique collaborateur du paysan de Ngorodian fait payer chèrement ses services.

Les champs de frange humide, placés en bordure des mares de Koguié, Samakiri et Tougarou, sont entourés d'une haie d'euphorbes renforcée d'épineux. On y pénètre en déplaçant une grosse branche. Des chemins traversent cette bande bocagère entre deux haies particulièrement renforcées. Ce bocage, *sin-sin* en bambara, réclame beaucoup d'entretien. Nous l'avons constaté dans la famille de Mamani Katilé. Celui-ci consacre à sa réfection la plus grande partie de son activité en janvier-février¹. Mais l'obstacle est insuffisant pour les phacochères, pour ne rien dire des voleurs, les uns et les autres appréciant fort les racines de manioc. Aussi le bocage est complété par une surveillance effectuée par les hommes âgés ou par les jeunes enfants.

¹ Au total 35 jours et demi dans l'année.

Jean GALLAIS (1967),
Le delta intérieur du Niger, étude de géographie régionale, IFAN-Dakar,
2 tomes, 621 pages. EXTRAITS...

Les cultures de décrue et la riziculture pluvio-fluviale connaissent les difficultés dues à l'instabilité des conditions hydrauliques. Celles-ci sont aggravées par un système foncier présentant certaines rigidités. Par exemple les terres de Samakiri appartiennent à quatre personnes juridiques; aux *fa-so* Tiémána et Fadèya, originaires de Ngorodian et les plus anciennes du village; au *fa-so* Coulibaly installé primitivement au lieu-dit Oundiou, sur le rivage nord de la mare ; à Somotlé Katilé, chef de canton de Korombana dont la famille est originaire de Ngorodian. A l'intérieur des *fa-so* Tiémána et Fadèya, chaque *faso-koun* redistribue annuellement les plages de décrue. Il utilise le *tamakala*, l'équivalent du *soumboije* décrit à Sobé. Somotlé Katilé tire parti des terres précieuses qu'il possède à Samakiri et de son autorité de chef de canton pour exiger un véritable fermage. En 1956-57 le loyer exigé était de 1 000 à 2 000 f ce qui éliminait la plupart des utilisateurs possibles. Les terres de Tougarou relevant du finage de Ngorodian appartiennent à un personnage, l'*Amirou* Tougarou, descendant d'une famille ayant habité le lieu-dit Sokolo-Tougarou, au sud-est de la mare. *Amirou* Tougarou distribue chaque année les terres de décrue moyennant une dîme de la récolte.

Ces modes d'appropriation et d'exploitation des terres de décrue limitent le nombre des utilisateurs. Le village de Ngorodian comprend un certain nombre de *fa-so* non propriétaires. Mougouna, Mamouroua, forgerons (quartier Noumouna), Bambara étrangers du quartier Dougoulléra, familles de Rimaïbé, Sonray, Peul, Bella, Marka, Bozo, tous pratiquant l'agriculture à des titres divers, sont exclus des partages. S'ils désirent cultiver les terres de décrue, ils doivent accepter la location ou le fermage offerts par *Amirou* Tougarou ou Somotlé Katilé. Les difficultés hydrauliques et foncières de l'activité agricole sont liées et se renforcent. C'est parce que les terres de mare sont précieuses que le mode d'exploitation des terres des Bambara, fort souple habituellement, prend une rigidité gênante, et qu'au prêt gratuit du *foro-signin*, se substituent des locations.

Ainsi le terroir de Ngorodian montre dans sa structure interne des déficiences de nature technologique ou foncière. Certaines de ces déficiences sont particulières et accidentelles. Il apparaît qu'une unité atteignant le millier d'agriculteurs est excessive dans les conditions sud-sahéliennes pour la céréaliculture soudanienne. Cet effectif fut atteint par concentration progressive. Au 18^e siècle existaient sur le finage actuel de Ngorodian trois autres colonies agricoles, Somotlébougou, Oundiou, Tougarou. Avec la concentration, lors de la Dina, des quatre villages en un seul, le terroir a pris un ordre de grandeur préjudiciable à la productivité: éloignement de la brousse à bois, des champs de brousse, des champs de mare, difficulté accrue de la surveillance, besoin d'un cheptel important d'ânes pour assurer

Jean GALLAIS (1967),
Le delta intérieur du Niger, étude de géographie régionale, IFAN-Dakar,
2 tomes, 621 pages. EXTRAITS...

des transports excessifs. Nous retrouvons parmi les conséquences fâcheuses du regroupement toutes les faiblesses que l'étude fonctionnelle du terroir nous a enseignées. D'autres difficultés relèvent d'un défaut d'adaptation des cadres agraires soudanais aux exigences sahéliennes. La part relative des cultures sèches apparaît excessive. Encore faudrait-il suppléer à sa réduction par un élargissement des cultures de mares, difficile techniquement ou entravé par l'application du régime foncier bambara. Observée à Somadougou, la tendance du *faso-koun* de tirer des profits personnels des terres dont il a la maîtrise, est ici renforcée du fait de la rareté des bonnes terres propices aux cultures de décrue. Le régime d'appropriation bambara tend dans les conditions sud-sahéliennes, à devenir plus rigide et plus personnel, alors que l'instabilité des conditions naturelles appelle un régime souple et collectif d'exploitation.

La famille des terroirs sud-sahéliens dont Ngorodian est un échantillon médiocre, et Sobé un exemple plus heureux, est caractérisée dans le paysage agraire par deux traits principaux, Le parcellaire est dessiné selon des directions radiales aux mares. Rizières de Faron, cultures de décrue, champs de frange humide ou de *séno*, sont découpées avec une régularité géométrique singulière en Afrique. Les limites entre parcelles appartenant aux divers étages sont assez souvent alignées. Chaque famille de paysans dispose ainsi d'une bande de terre réunissant les diverses cultures constitutives du système de culture sahélien. La largeur de cette bande est mesurée selon des unités identiques, de l'Issa-Ber au lac Korarou. C'est le *soumboye* en sonray, *lamakala* en bambara, *kalatial* en peul. Si la densité d'occupation croît le partage se fait plus serré. Chaque paysan de Sobé reçoit trois *soumboye* à Farou, celui de Diona, sur les rives du Korarou, se voit attribuer dix *soumboye*.

La présence fréquente de la haie est le second trait physiologique des terroirs sud-sahéliens. Selon des modalités différentes, on la retrouve bordant les *burti* où entourant es champs. La bordure du *bourtol* est faite pour isoler le troupeau de vaches laitières stabilisé au village, qui chaque jour, traverse les champs, *so-foro* ou champ de dune, pour gagner des brousses extérieures du finage. La clôture du champ est indispensable autour de toute parcelle verdoyante en saison froide, culture de frange humide, pépinière, jardin. C'est l'époque du grand afflux pastoral. Les troupeaux transhumants progressent le long des dunes pour pénétrer dans le *bourgou*. La clôture peut être étendue aux champs de décrue, cas de Sobé, si ceux-ci sont isolés dans une plaine inondée fréquentée par le cheptel en saison chaude. Autour des champs de *séno* la haie est moins fréquente, celle du *bourtol*

Jean GALLAIS (1967),
Le delta intérieur du Niger, étude de géographie régionale, IFAN-Dakar,
2 tomes, 621 pages. EXTRAITS...

suffit le plus souvent ¹. Les deux types de haie renforcent alternativement selon les saisons, leur présence dans le paysage agraire. En saison des pluies c'est celle du bouriol qui s'impose: l'animal est enclos, le domaine pastoral est réduit, le plus gros du cheptel s'éloigne. En saison sèche, c'est le champ qui s'isole, - au milieu d'un finage débarrassé de la plus grande partie de ses récoltes et qui devient une aire de vaine-pâturage. La haie enregistre ainsi l'alternance saisonnière de l'équilibre interne du couple champ-troupeau.

Dans l'erg de Niafouké notre description s'arrête aux dunes les plus méridionales, celles qui constituent la bordure sud-sahélienne du Delta intérieur. Nous en avons présenté d'emblée les traits les plus frappants : la coexistence agro-pastorale, la combinaison compliquée et instable de plusieurs systèmes de culture. Etablies sur ces deux bases originales, la vie quotidienne des hommes décrite à travers celle de Mamani Katilé, l'organisation fonctionnelle des terroirs montrent des aptitudes variées à l'usage et à la domination d'un milieu qui, entre le Soudan des mils et l'agriculture riveraine du Niger sahélien, multiplie les possibilités et les arrangements locaux.

Il faut ajouter à ces traits originaux le suivant: la région est le domaine de la confrontation de deux paysanneries ouest africaines. Sur les bords du lac Débo dominant les cultivateurs Marka ou Sonray, paysans de la vallée. A l'est du Bara-Issar, plus nombreux sont les Bambara venus avec leurs techniques et leur conception soudaniennes. Si les premiers sont plus ingénieux dans l'aménagement de leur finage, nous avons décrit Sobé, s'ils recourent à des formes collectives d'exploitation, n'appliquent-ils pas une civilisation agro-villageoise de vallée, au niveau technique modeste certes, mais à l'aise dans l'arrangement spatial. Si le peuple Bambara déploie tout son courage et sa vigueur à repousser le plus possible en latitude ses techniques soudaniennes dans le cadre social du lignage, inadapté ici, il y atteint néanmoins les limites d'un tel transfert. Cette compétition technique des deux grands peuples paysans du Moyen-Niger pour l'exploitation du même milieu naturel, confère à la bordure septentrionale du Delta un remarquable intérêt et appelle de fortes études ultérieures.

¹ La protection des champs peut être acquise par leur regroupement en une sole. VINCENT Y., 1963, p. 87 et suivantes, décrit dans la partie nord de l'erg des terroirs dont les cultures sur séno obéissent à un véritable assolement. TI ne nous a pas été possible d'observer sur la bordure du Delta intérieur de telles pratiques, l'assolement des rizières décrit à Sobé répond à des préoccupations hydre-agricoles.

Jean GALLAIS (1967),
Le delta intérieur du Niger, étude de géographie régionale, IFAN-Dakar,
2 tomes, 621 pages. EXTRAITS...
